ILCEA

Revue de l'Institut des langues et cultures
d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie

30 | 2018

**Création culturelle et territoires : de l'histoire au
mythe, du réel à l'utopie**

Introduction

Jean-Yves Tizot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/4414>

DOI : 10.4000/ilcea.4414

ISSN : 2101-0609

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-033-4

ISSN : 1639-6073

Référence électronique

Jean-Yves Tizot, « Introduction », *ILCEA* [En ligne], 30 | 2018, mis en ligne le 31 janvier 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/4414> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ilcea.4414>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© ILCEA

Introduction

Jean-Yves Tizot

- 1 Plus qu'un genre littéraire au sens propre, les différents types de productions littéraires que l'on rassemble commodément sous le vocable d'*utopies* relèvent sans doute plutôt d'un régime spécifique de fiction — et donc de rapport à la réalité. C'est bien ainsi que l'avait inauguré Thomas More en 1516 avec son *Utopia*, ou *De la meilleure constitution d'une république, et de la nouvelle île d'Utopie*, puisqu'il s'agissait en vérité d'un récit-cadre qui contenait, d'une part, une critique de la société anglaise de son temps, et en particulier de l'emprise du catholicisme sur le régime de gouvernement et sur la société tout entière, et, d'autre part, une description, habilement tenue à distance par More sous l'aspect d'une découverte contée par un narrateur désigné comme un affabulateur un peu délirant, d'une société « parfaite ». Les questions entourant la position de More vis-à-vis de son siècle, de la religion, sa place privilégiée au sein d'un gouvernement et d'une société qu'il critiquait dans son œuvre — qui sont posées depuis la publication d'*Utopia* — sont directement liées à cette ambiguïté d'un écrit qui rassemble critique de l'existant et fiction d'une société meilleure. Ces questions sont loin d'être réglées, mais la réflexion sur les formes littéraires, les fonctions socio-politiques et les éléments idéologiques structurant le régime d'expression utopique n'a pas cessé de générer de nouvelles analyses sur des sujets très divers, qui tous partagent une certaine relation au mode de pensée utopique. Cette partie de la publication présente quelques-unes de ces analyses, signes récents de la richesse et de la diversité de l'inspiration utopique pour la pensée contemporaine.
- 2 Les premiers articles présentés dans cette publication abordent la question de l'utopie sous l'aspect de son rapport avec les idéologies ou visions du monde de différentes époques et de différents espaces. Leonid Heller, dans sa contribution à cette poursuite de la réflexion sur l'utopie, intitulée « Que reste-t-il de l'utopie dans le monde post-soviétique ? », fait tout d'abord un rappel des éléments constitutifs du régime spécifique de la fiction utopique, pour proposer une interprétation de son rôle dans la Russie post-soviétique. Sa lecture, éclairée par une grande connaissance de l'histoire littéraire russo-soviétique (en particulier utopique) des périodes antérieures, met en lumière certaines connexions ou analogies entre la période récente et d'autres moments de tensions ou de changement qui ont pu fournir un terreau fertile à la

pensée utopique russe ou d'expression russophone. L. Heller met en évidence les liens qu'il discerne en filigrane entre les voix officielles et dissidentes de l'utopie russe au cours de l'ère soviétique. De même, un lien fort est suggéré entre, d'une part, le mode de gouvernement de la période récente et son idéologie générale, et, d'autre part, le goût pour l'« histoire-fiction » et l'idée cathartique d'une renaissance nationale (que L. Heller nomme la « tentation palingénétique » russe) dans la littérature utopique russe.

- 3 Peter Seyferth, dans son article (en anglais) « A Glimpse of Hope at the End of the Dystopian Century: The Utopian Dimension of Critical Dystopias », envisage l'évolution du mode utopique depuis les premières phases de cette littérature (dans une large période contemporaine) jusqu'à ces expressions récentes dans la phase du néo-libéralisme mondialisé, essentiellement dans les espaces d'expression anglophone (ou, si l'on veut, « anglo-saxons »). Il trace une trajectoire de la position morale et pragmatique du régime de fiction utopique en examinant en particulier l'évolution de la tonalité des utopies anglo-américaines contemporaines. Cette dernière passe d'un optimisme assez généralement partagé dans les utopies du Progrès typiques du XIX^e siècle, à un message beaucoup plus sombre au fur à et mesure qu'augmentent l'emprise des machines et du machinisme, puis la place des robots et de l'« intelligence artificielle ». Le siècle des totalitarismes verra cette tonalité grave se renforcer en même temps qu'apparaissent d'autres motifs utopiques plus porteurs d'espoir. Les deux pôles, positifs et négatifs, ont coexisté au cours de cette évolution et, selon P. Seyferth, les « dystopies critiques » des dernières décennies contiennent, malgré la prégnance des menaces qui les hantent (la catastrophe écologique, la croissance des inégalités à l'échelle mondiale, le pouvoir exorbitant des multinationales, entre autres), une lueur d'espoir qui signale la possibilité, ou au moins l'idée, d'un monde meilleur.
- 4 C'est également par le biais de la littérature que Michael White examine la question du régime de fictionnalité typique de l'utopie dans son article (en anglais) « Utopia in the Age of Realism: Theodor Fontane's *Quitt* ». Son interprétation du roman *Quitt* (1890) de Theodor Fontane s'appuie sur une analyse qui veut dépasser les lectures « traditionnelles », qui ont vu dans la représentation de la vie simple de la communauté évangéliste mennonite l'essentiel de la teneur utopique du roman, à l'exclusion d'autres éléments. En effet, au-delà de l'univers diégétique du récit, la narration elle-même adopte des voix diverses, et des voies de pensée différentes, qui ont été en général ignorées par la recherche savante sur cet auteur, et qui sont aussi, selon M. White, des ressorts d'utopie. C'est donc cet angle mort qu'il propose ici de commencer à explorer, en évaluant les fonctions endossées par ces voix et voies alternatives dans la construction de la cohérence du roman et de la vision qui en émerge.
- 5 Alors que les premiers articles abordent plutôt la production utopique sous l'aspect d'un reflet ou d'une expression littéraire de moments particuliers sur certains territoires, les trois suivants se tournent vers une autre fonction historique de l'utopie, connexe à celui des idéologies au sens large : celui des liens entre la pensée littéraire utopique et la pensée politique programmatique, prospective, ou imaginaire. Il s'agit, on le sait sans doute au moins depuis More (mais peut-être depuis Platon), de l'un des rapports fondateurs du mode d'expression utopique et de son régime de fictionnalité. Dans « Utopie révolutionnaire et utopie conservatrice : la réception politique des textes utopiques italiens de la Renaissance », Federica Greco s'attaque à la question centrale

du rôle des utopies, de la pensée utopique en général, dans le changement historique. Deux grandes positions s'affrontent sur ce terrain délicat : pour l'une l'utopie serait ferment d'évolution socio-politique, alors que pour l'autre elle est avant tout l'expression du conservatisme et de certaines formes de nostalgie. Pour autant, comme le montre F. Greco, le fait que les utopies italiennes « classiques », ici en particulier *Les Mondes* (Doni) et *La cité du soleil* (Campanella), ont été des sources d'inspiration pour la pensée politique ne relève pas de l'opinion mais bien de la réalité historique. Et c'est peut-être l'ambivalence de l'écriture utopique, entre interprétation de la réalité et proposition de changement, qui la condamne dès l'origine à des réceptions contrastées et divergentes.

- 6 Dans son article « Rêves, utopies, visions et territoires : à propos de l'iconographie napoléonienne de 1814 à 1944 », Oliver Benjamin Hemmerle visite la dimension utopique du culte napoléonien. Elle est connectée au rêve et à la vision entretenus par les nostalgiques de Napoléon, et qui commencent par une simple question : et si le « grand homme » avait gagné, survécu et gardé le pouvoir ? L'utopie rejoint ainsi une manière d'histoire-fiction qui prend forme dans une iconographie abondante, parfois complétée de soutiens musicaux et littéraires à l'admiration de l'empereur. O. B. Hemmerle commence par les débuts du culte napoléoniens et son iconographie pour parcourir ensuite les périodes suivantes, à l'exclusion du Second Empire, où un Napoléon règne, jusqu'à la période contemporaine de l'après-guerre. Il semble que le mythe napoléonien ait tendu à perdre, avec le temps, sa dimension proprement hypothétique et utopique pour devenir de plus en plus subordonné à des visées pragmatiques et politiques de persuasion et de mobilisation, liées à l'antagonisme franco-allemand de l'époque de Bismarck à celle de Hitler. De tous ces aspects, O. B. Hemmerle nous offre en annexe de son article une riche iconographie qui est le fruit d'un long et intense travail de recherche et qui donne une visibilité rare et appréciable à un pan spécifique de l'imaginaire collective française.
- 7 Enfin, Maurice Schuhmann dans son article (en allemand) « Völkische Science Fiction: Zukunftsromane mit völkischen Tendenzen (1890–1933) » s'intéresse quant à lui aux liens entre la littérature d'anticipation et populaire et la montée du racisme, du nationalisme chauviniste et de l'antisémitisme en Prusse et en Allemagne. En particulier, il se demande dans quelle mesure les utopies *völkisch* (de pureté raciale et nationale) ont pu être rendues socialement acceptables et intellectuellement fréquentables par la littérature commerciale de masse qui leur a servi de véhicule pendant les périodes de l'empire et de la république de Weimar, notamment sous la forme de romans d'anticipation. Il s'agit là, d'après M. Schumann, d'un aspect de la montée en puissance de ces idéologies de la grandeur et de la pureté de la nation et de l'Europe, d'un élément qui a contribué à la mise en place, après 1933, de politiques d'exclusion et d'extermination et du monstrueux projet de régénération européenne à grande échelle qu'a incarné le nazisme.
- 8 En somme, les articles rassemblés dans cette partie témoignent, chacun à sa façon, de la diversité et de la richesse des problématiques liées à l'utopie, à son régime de fictionnalité, à son mode de pensée spécifique. On voit que l'utopie n'occupe pas toujours la place centrale en tant qu'objet d'étude en soi et pour soi : elle peut être un élément, une modalité parmi d'autre de la pensée et de ses expressions. On peut l'aborder de façon directe, ou elle peut prendre son importance de façon latérale, connexe. Mais il est toujours important, essentiel même, de reconnaître sa marque

spécifique ainsi que ses apports, dans différents contextes, à l'élaboration et à l'expression de la pensée en général. Aussi une prise en compte de la pensée utopique et de ce qu'elle doit à ses différents territoires et époques d'origine reste importante pour nos cultures singulières — et la connaissance réciproque que, les uns et les autres, nous pouvons en avoir — et pour notre hypothétique culture commune, toujours en construction. Essentielle aussi parce que, pour le singulier comme pour le commun, l'utopie est l'une des formes et l'un des véhicules les plus efficaces et les mieux partagées de ce qu'Ernst Bloch appelait le « principe espérance ».

AUTEUR

JEAN-YVES TIZOT

ILCEA4, Université Grenoble Alpes